

Hommage à Nairo Quintana

Par **Jorge Enrique Rojas**, prix de journalisme Simon Bolivar 2011, extrait de Les 2 oreilles.

1

Peut-être ne liras-tu jamais ceci Nairo. Je sais que tu n'aimes pas lire et que parfois, tu arrives tellement fatigué de l'entraînement, que tu restes pétrifié en voyant les carnets de sudoku et les tonnes de lettres que ton entraîneur t'envoie pour que tu t'exerces l'esprit.

J'ai voyagé pour te rencontrer et que tu me contes cette vie aux multiples exploits que tu as eu ; pour que tu m'expliques d'où te vient cette obstination, cette détermination à l'épreuve des coups qui te permet de surmonter tous les obstacles. J'ai séjourné à l'hôtel où tu résidais, la Casa de Nariño – où te reçut le Président – mais il fut impossible d'accéder jusqu'à toi. Depuis que tu es arrivé en Colombie, ils t'ont emmené à droite et à gauche pour exhiber dans le « Tour du caprice des autres » ton triomphe : journaux télévisés, émissions de radio, dîners, hommages, etc.

Durant les quelques minutes où nous avons pu discuter avant que tu ne sois enlevé par un véhicule à la destination incertaine, tu m'as dit alors que la seule chose que tu désirais était de retourner à El Moral, cette colline aux environs de La Concepcion, dans la région de Combita, où tu es né il y a 20 ans de cela, afin de dormir dans ton propre lit, boire du lait frais et voir ta fiancée que tu gardes cachée.

Tu m'as raconté que tu voulais rentrer rapidement, entre autres choses pour te mettre au courant de tout ce qui s'était passé sur tes terres en ton absence. « Vous voyez, ça fait déjà 35 jours », m'as-tu dit avec ta voix d'enfant de chœur et cet accent plein de syllabes où viennent buter des « s » plus allongés que la normale, celui-là même dont se moquaient tes compagnons du collègue Alexandre Humboldt. Et oui, tu as raison, tandis que tu courrais le Tour de l'Avenir, tandis que les cyclistes français et allemands que tu laissais harassés sur le chemin t'insultaient et crachaient, quelques petites choses se passèrent là-bas, dans le village où l'on ne pensait pas que toi, si petit et si maigre, tu pourrais devenir autre chose qu'un bon paysan.

La Costeña et Chapulin par exemple, ces chiens à l'allure vagabonde, au museau pointu et au poil taché par la crasse, qui gardent ta maison dénuée de serrures et de loquets sur les portes, ont eu une portée. C'est une harde de six petits aux oreilles

larges et aux queues entortillées qui grandissent maintenant entre les poules qui caquètent et laissent des œufs au pied des arbres à uchucas, des pieds de tomates, des pêchers ou des mûriers dressés à côté de la ferme, au milieu des bicyclettes désarticulées, des pneus dégonflés, des manivelles oxydées, des pédales qui sont

répandues de-ci delà, comme si dans ce coin de champ le cyclisme était le tarif réglementaire pour tous.



Il a plu ces derniers jours. Donc ne t'étonne pas si tu trouves sur le sol en bois de ta chambre des casseroles, marmites et autres pots que ton frère Dayer a posé pour protéger cette pièce qu'il partage avec toi de l'humidité. Les trous du toit que ton père construisit avec de l'adobe et des tuiles de boue, tu le sais

2

bien, n'ont pas pu être réparés et l'eau continue à s'écouler. Mais tu as le sommeil profond. Dayer jure que même au milieu d'une tempête tu dors comme un bébé et que parfois, à moitié affalé, tu ronfles. Peut-être n'as-tu pas conscience d'être son idole, en silence c'est lui qui veille sur tes rêves. Ce garçon de 18 ans ne peut pas dormir quand tu as fait une mauvaise course et, endormi, tu parles, tu discutes comme si dans la dimension diffuse des rêves tu tentais d'atteindre les objectifs que tu ne peux encore réaliser.

Mais il y a aussi quelque chose de positif à te raconter concernant les averses tombées en ton absence. Grâce à cette pluie, les pots en plastique de récupération ont été bien remplis. Ton père, Luis Guillermo, avec sa hanche atrophiée à la suite de son accident de la route étant jeune, ses quatorze opérations qui ne purent remédier à la boiterie de sa jambe droite, n'a pas eu besoin de se dépenser pour obtenir l'eau nécessaire à la boulangerie que tu lui as montée, dans le sous-sol de la maison. Et ta mère Eloisa, forte de ses 46 ans, a elle aussi pu s'économiser le chemin de 2 km jusqu'à la source de l'Aguavaruna afin de ramener les seaux dont elle a besoin pour alimenter le lave-linge de 13 kg que tu lui as offert après l'obtention de ton premier prix, donnant des coups de pédale contre le destin.

Isabel Monroy, la mère communautaire qui gère depuis 20 ans le foyer Pato Lucas, la garderie où, passés tes 8 mois, tes parents durent te laisser pour aller vendre des légumes aux marchés de Combita et d'Arcabuco, me confie que personne ne pensait que tu passerais les 3 ans. Tu souffrais de quelque chose que là-bas, dans les

montagnes de Boyaca, ils appellent « tenté de défunt¹ » un mal inexplicable dont peu réchappent ; peut-être que seuls les prédestinés à quelque chose de particulier réussissent à se sauver. La femme, qui t'aime comme si elle t'avait enfanté, me raconte que chaque mois tu étais victime d'une diarrhée de tous les diables qui te laissait terrassé pendant des jours sans qu'il n'y ait aucun remède pour l'arrêter. Le sang te sortait des narines et de la bouche chaque fois que tu toussais. Tu sentais la mort en permanence, peu importait le nombre de fois que l'on te faisait prendre un bain. Tes yeux restaient fermés comme ceux d'un petit animal desséché.

Maria, une femme connaissant les herbes et d'autres choses, disait à ta mère qu'une personne qui avait préparé un mort lui avait touché le ventre quand elle était enceinte. Elle lui avait ainsi recommandé une boisson à base de bourgeons de 9

arbres et un breuvage d'arracacha et de terre, qui petit à petit avaient commencé à te soigner. Le miracle eu lieu tellement rapidement qu'à 2 ans, tu ne pourrais pas te le rappeler, alors que tu marchais à peine, tu t'es enfuit de la garderie sur un demi kilomètre à travers les champs et pâturages jusqu'à atteindre ta maison. Courir et t'échapper, comme tu le fis dans les coins les plus escarpés de France, contrariant les pronostics et les vicissitudes liés à ta taille, ne semble certes pas être quelque chose de nouveau pour toi ; tu le portes en toi.

Ainsi aussi tu portes en toi le sacrifice Nairo. Car tu n'as pas commencé le vélo par choix mais par nécessité ; car tes parents qui avaient déjà été demander à l'école de baisser ta pension et celle de tes 4 frères et soeurs, ne pouvaient pas payer le transport pour que vous puissiez aller à l'école, située à 18 km de la maison, en bas là-bas, à Arcabuco. C'est pourquoi tu avais pris ce VTT que ton père avait acheté pour aller surveiller les vaches dans les champs. C'est pour ça également que déjà à 12 ans tu allais et venais tous les jours, parfois même avec ta sœur Lidy assise en travers sur la barre centrale. Pendant 5 ans tu as pédalé dans cette côte que les voitures prennent en troisième, parfois en seconde, sans autre prétention que d'aller étudier ou de te rendre à tes cours de danse.

¹ *Tentado de difunto* en espagnol.



Peu importait que tu mettes 45 minutes alors que le bus scolaire en mettait 15. En ce temps-là, bien que tu n'étais pas un très bon élève se rappelle la professeure Flor Mireya Vargas, tu aimais danser et tu le faisais bien que cette instructrice qui venait de Tunja te laissait assis, laissant ainsi se dissiper ton effort. Tu descendais et tu remontais une fois après l'autre, laissant derrière la courbe mesquine de La Cantera. Les tracteurs te serraient et plus d'une fois t'envoyèrent dans le décor ; comme cette fois où tu as fini dans le ravin et tu es apparu en classe avec le visage, les mains, les coudes et les genoux éclatés.

Tu as toujours eu du culot. Ta sœur Esperanza, qui t'a aidé avec 70.000 pesos quand elle travaillait comme employée de maison à Barranquilla pour que tu puisses t'acheter de meilleures pédales, pensait que tu renoncerais après tous ces coups reçus. Il y a 2 ans, quand ce taxi d'Arcabuco t'a grillé la priorité et t'a fait t'envoler dans les airs, tu es resté 5 jours dans le coma et tous pensaient que ce serait la fin de ta carrière. Quelque chose de semblable à ce que crurent les français, les allemands, les italiens, qui dans le Tour de l'Avenir, te rouèrent de coups de pieds et de coudes jusqu'à ce qu'ils te voient tomber au bout du chemin après t'avoir crié « fucking Indian² ». Tout ceci n'est pas vain, car je pense, maintenant que je connais l'histoire, qu'on ne réchappe pas de ce qu'on appelle dans ton village « tenté de défunt » pour aucune raison. Tu es un élu.

² *Salopard d'indien* – traduit de l'anglais

Belarmino Rojas, le marchand de glaces d'Arcabuco, croit également comme moi. Comme si c'était hier, il se rappelle que le 4 avril 2005, 2 jours après que ton père ait pu se procurer les 270.000 pesos nécessaires à l'achat de ton premier vélo de course, tu as affronté Juan Pistolas, le cycliste le plus courageux du village, et tu l'as pulvérisé sur un circuit de 32 km aller-retour entre la place centrale et l'Alto de Sota. Ce triomphe est encore largement commenté dans le village, car tandis que Juan

Pistolas portait des petites chaussures, une tenue de lycra, un casque, des gants et la meilleure bicyclette jamais vue par ici, toi tu portais la chemise rouge qui avait tant de fois été recousue par ta mère. Belarmino, qui a gagné 50.000 pesos en pariant sur toi, t'a alors offert la somme pour que tu puisses t'acheter ton premier casque. Et toi, en remerciement, depuis ce jour-là tu l'appelles parrain.

C'a été le commencement de tout Nairo. Ton nom, une illumination de ton père devant le bénitier, s'est fait mythe entre les montagnes de Boyaca. Les maires de Combita et Arcabuco te parrainèrent finalement pour que tu achètes un vélo décent. Tu as rejoint ton premier club, Ediciones Mar, où pour la première on t'a appelé « capo ». C'est de là que tu viens champion, ceci sont les coups de pédales que tu as donné. Par ce sacrifice finalement on t'appelle champion, comme tant de fois tu l'as rêvé. Grâce à cet effort, le Président s'est engagé à chercher une manière de donner une maison à tes parents et à construire un centre d'entraînement pour les sportifs de ta région. Grâce à toi, ce pays affligé par la guerre s'est rappelé que des campagnes peuvent jaillir d'autres choses que des affrontements. Et moi, au nom de beaucoup, je voulais aussi te remercier pour cela. C'est une autre des raisons pour lesquelles je voulais t'écrire Nairo. Peu importe que tu n'aimes pas lire.